

## L'enfant, père de l'humanité

**Roger Dadoun**

**L'enfance présente** ce remarquable paradoxe – ou cette contrariété – caractéristique de toute réalité humaine : elle est tenue pour une période transitoire, passagère, de l'existence, et comme telle, considérée comme « mineure », dans tous les sens du terme, et même, en quelque façon, marginale : on attend, non sans impatience, qu'elle cède la place à la si précieuse et grandissante « maturité ». Paroles parentales : vivement qu'ils grandissent ! Et dans le même temps, pour autant que l'on se réfère aux innombrables travaux de tous ordres qui lui ont été consacrés, l'enfance est une position centrale et fondamentale de l'être de l'homme, tant individuel que social. Mieux encore, elle apparaît comme l'échafaudage de l'humanisation, la structure de base de la réalité humaine. Une abondante littérature anthropologique en apporte illustrations et démonstrations, dans un parcours érudit traversant de multiples peuples, peuplades, ethnies, communautés à la surface du globe. Aux côtés des œuvres de Margaret Mead, Malinowski, Erikson, Kluckhohn, LaBarre, Kardiner, Cora du Bois, Devereux, et de bien d'autres, le travail de synthèse effectué par Geza Roheim dans *Psychanalyse et Anthropologie* (Gallimard, 1967) déploie le vaste éventail des traitements culturels, à portée civilisatrice, de l'enfance (conception, naissance, formation, éducation – *nurture* et *culture*). Il en dégage ce principe fondamental, qu'il nomme « théorie ontogénétique de la culture », selon laquelle ce sont les expériences infantiles qui sont fondatrices de civilisation, et donnent leur spécificité aux différentes sociétés. « La culture, écrit-il dans *L'énigme du Sphinx* (Payot, 1976), est un produit de l'expérience infantile. »

### L'espèce humaine : foetalisation et inachèvement

L'expérience infantile envisagée dans une perspective anthropologique (phylogénétique) globale – toujours vécue ou revécue par chacun dans son expérience individuelle (ontogénétique) – se caractérise par un certain nombre de facteurs où se combinent le biologique, le social, le psychologique. Au plan biologique, l'évolution de l'espèce humaine est marquée par le processus de la foetalisation, phénomène dit aussi de « néoténie », qui consiste en un retard, plus exactement un « retardement » du développement de l'organisme, tel qu'un certain nombre de caractéristiques fœtales persistent jusque dans l'âge adulte et deviennent partie intégrante de la structure humaine (par exemple l'absence de pilosité chez *homo sapiens* par rapport à la pilosité des Primates). L'homme naît prématuré, c'est-à-dire avant d'avoir atteint à la naissance un développement suffisant pour assurer rapidement sa survie (situation qu'éclaire la comparaison avec le petit du kangourou qui, mis au monde trop tôt, doit dès la naissance parvenir à se loger dans la poche ventrale de la mère pour terminer son développement). Cette prématurité entraîne une prolongation de la période infantile, qui doit durer assez longtemps pour que l'enfant puisse acquérir les instruments à la fois organiques et psychiques de son adaptation et de sa survie. Durant toute cette période où, prématuré, il demeure immature, impuissant, en détresse à mesure que s'accomplit le processus de maturation, l'enfant demeure sous la dépendance directe et vitale des adultes, qui assurent sa formation et son éducation.

Prématurité, retardement, immaturité, prolongation, inachèvement, dépendance, éducation composent ainsi

un tableau caractéristique de l'enfance humaine, qui apparaît bien comme étant, par nature, une expérience traumatique. « Par nature », pour le sujet humain, cela veut dire aussi, inévitablement, par « culture ». Nature et culture, *culture and nurture*, ces deux facteurs qui n'en finissent pas de nourrir d'inépuisables commentaires, controverses et débats, avancent dès le début d'un même pas – mais mal cadencé, bancal, distordu, périlleux. Titubant entre nature et culture, l'espèce humaine marche de travers, avec tous les risques et toutes les chutes dont l'histoire offre l'épouvantable et malheureuse illustration.

Si l'anthropologie apporte des lumières saisissantes sur les riches et complexes dynamiques de l'enfance humaine, elle a du mal à pénétrer plus avant dans les ressorts psychologiques susceptibles de compléter et valider les démonstrations. La psychanalyse a tenté quelques percées. Freud a échafaudé la laborieuse construction de *Totem et tabou*, où il met en scène un Père primitif qui est un despote farouche accaparant pour lui toutes les femmes du groupe, éliminant ses fils à mesure qu'ils deviennent des rivaux. La révolte des fils devenus grands et solidaires, soutenus par les femmes désirantes, aboutit au « meurtre du père », à la destitution du despote, et inaugure une véritable société humaine, régie par des lois (tabou d'inceste, exogamie, culte totémique). Pour Imre Hermann, dans son ouvrage *L'instinct filial* (Denoël, 1972), les observations du comportement des singes supérieurs mettent en lumière le rôle du réflexe d'agrippement du tout petit dans sa relation aux adultes : avec son cri qui alerte, sa main qui prospecte, sa bouche qui accapare le sein, c'est l'enfant qui retient, qui « tient » la mère (*holding* comportemental et émotionnel symétrique de celui dont parle Winnicott à



propos de l'adulte «tenant» l'enfant) – on pourrait presque dire, qui la «maternise». Après Karl Abraham et son analyse du «stade cannibalique», Melanie Klein a décrit avec intrépidité l'extraordinaire vitalité fantasmatique de la toute petite enfance, marquée par la fantastique intrication des pulsions de vie et de mort, dont on est loin d'avoir tiré les enseignements pour une approche vraiment analytique et originale de l'enfance.

### D'une pulsion pédophile

À côté de bien d'autres apports aussi suggestifs, on pourrait s'aventurer sur un terrain miné, mais qui a le triste avantage, outre son caractère odieux, de susciter les hystéries médiatiques, judiciaires et «people»: la pédophilie. Mettant entre parenthèses la dimension délictueuse du terme, il nous semble possible de parler d'une «pulsion pédophile» envisagée comme structure psychique de base. La

pulsion, comme son nom l'indique, pousse à l'acte. Mais sa singularité, qui spécifie l'humanité, réside dans son aptitude à suspendre l'acte, à demeurer potentielle, virtuelle. Ce terme de «virtuel» peut être entendu à la fois dans sa fréquente acception technique actuelle de «réalité virtuelle», et comme renvoyant au latin «virtus», à ce qui constitue ou institue la «vertu» (l'essence) de l'être humain comme tel. Il s'ensuit qu'à l'image d'une pulsion de mort qui se traduirait compulsivement par des crimes, ou d'une pulsion sexuelle qui s'accomplirait par des viols, la pulsion pédophile pousserait le sujet à des passages à l'acte violents – actions sexuelles imposées par la force ou la ruse à des enfants. Mais l'humanité n'existerait pas si elle ne s'était révélée capable de mettre en suspens, pour une bonne part, l'activisme de ses différentes pulsions, en les «potentialisant». Ainsi, tout comme nous sommes agis par la

pulsion sexuelle, la pulsion de mort et la pulsion d'emprise, nous serions déterminés, en tant qu'êtres humains, par une pulsion pédophile qui s'exerce de multiples manières, allant d'une violence criminelle et aveugle (cf. le film de Fritz Lang, *M. le Maudit*) aux formes les plus épurées d'idéalisation (figure de l'enfant jésus), en passant par divers avatars, et notamment par les soins et protections prodigués à l'enfant. Il faut bien, pour que ce dernier bénéficie d'une telle attention, qu'il exerce sur l'adulte attirance, séduction, suscite une motion d'amour (étymologie grecque de pédophilie : *paidos*, *philein*, que l'on pourrait rendre par la formule : un « enfant » est « aimé »).

On ne saurait tenir pour subalterne le fait que notre culture (histoire, pratiques, fêtes, images, modèles, imaginaire, références éthiques et esthétiques, etc.) demeure largement centrée sur cette figure du « petit jésus » – mise en relief en outre par ce propos du christ adulte : « Laissez venir à moi les petits enfants. » En dégageant l'image de l'enfant jésus de ses contextes historique (douteux : on ne dispose d'aucune donnée historique certaine qu'un sujet nommé « Jésus » ait véritablement existé), théologique (fantastique : comment, par exemple, pour citer un dogme impérieux, faire valoir raisonnablement l'imbroglio que constitue le rapport entre l'Un du monothéisme et le Trois de la trinité ?), religieux (menaçant : redoutable domination de l'Église sur les âmes et les corps), superstitieux (si répandu : diffusion massive des icônes, miracles, signes, symboles, gestuelles) – on est amené à s'interroger sur ce fait proprement extraordinaire : une croyance a triomphé pendant des siècles et établi sa souveraineté (le « Souverain Pontife ») dans presque le monde entier, qui fait état d'une vierge concevant hors tout rapport charnel, d'un

« fils de dieu » appelé aussi par ailleurs « fils de l'homme », de la crucifixion et de la résurrection de ce « fils », de l'absorption de son sang et de sa chair par les fidèles, etc. – autant d'éléments qui constituent un défi à l'endroit de tout ce que peuvent nous livrer nos perceptions de la réalité et les mouvements de notre raison. Freud rejetait, dans *L'avenir d'une illusion*, les « représentations religieuses » en les rapportant avant tout à l'illusion et aux fantasmes. Cette interprétation, qui s'appuie principalement sur la notion de « complexe paternel » (désir qu'a l'enfant en détresse de conserver la protection par le père), déjà largement validé au plan du langage (« dieu le Père » !), présente le défaut de s'arrêter à mi-chemin, et de laisser dans l'ombre – l'ombre propice des déesses-mères et du féminin désigné comme « continent noir » – le « complexe maternel », c'est-à-dire le rôle, les positions et les relations avec la mère dans l'imaginaire religieux.

### L'enfant crée l'homme à son image

L'imaginaire religieux n'intervient ici que pour nous permettre d'aller plus avant dans la formulation d'une hypothèse qui, laissant le religieux à son régime freudien d'illusion et de mystification, nous conduise vers d'autres modalités anthropologiques et psychologiques de la réalité humaine. Débarrassé des considérables constructions historiques, mythologiques, théologiques, fantasmatiques, qui lui donnent sa si prégnante et si triomphante consistance religieuse, le thème de l'enfant jésus nous semble pouvoir trouver dans l'inconscient aussi bien collectif qu'individuel (les deux dimensions fusionnant en permanence) un ancrage anthropologique original ayant trait, fondamentalement, à l'enfance. Le syntagme « enfant jésus »,

approché d'aussi près que possible comme tel (mixte d'enfance et de divin), est en mesure, pour peu que l'on recoure à la grande machinerie du rêve (renversement des rapports, prééminence accordée à des éléments apparemment subalternes, etc.), de livrer quelques indications éclairantes sur l'enfance de l'humanité en tant que processus d'humanisation de l'homme par l'enfant. La qualité « enfant » décolle du personnage anecdotique ou légendaire de Jésus (« le petit Jésus ») pour signifier la pleine réalité de l'expérience infantile : expérience primordiale définie comme véritablement créatrice, et créatrice de ce qui importe le plus à l'homme, à savoir son humanité, son être propre, sa *virtus*, son essence. À cette puissance créatrice de l'enfance, le monde adulte, l'être accompli de l'homme rend ce rare et juste hommage qui trouve sa réfraction ou son écho dans la scène des rois mages agenouillés en adoration devant l'enfant Jésus dans la crèche. De ce qu'elle est reconnue comme créatrice de l'homme, l'enfance est perçue comme quelque chose de divin, et trouve une de ses expressions dans un dieu créateur – ce que l'on peut transcrire en ces termes : l'enfant « a créé l'homme à son image », comment aurait-il pu en aller autrement ? Une figure divine, dès lors qu'elle en vient à incarner la toute-puissance (dieu : « le Tout-Puissant »), se fait dominatrice, monopolisatrice, exclusive, et s'emploie à refouler, outre les déesses-mères encore gorgées, gonflées, aux plans fantasmatique et plastique, d'infantile, le moment créateur de l'enfance, qui refait cependant surface en prenant figure de « fils », de « fils de dieu » – retour du refoulé, redoublé sous forme de deux signes forts : la re-naissance, la nouvelle naissance du « fils » après la mort (mort associée à la croix, en hébreu *ètsse*, qui signifie aussi arbre, bois) et

l'adoration de l'enfant. Le « fils de dieu » (formule néo-testamentaire) est appelé aussi « fils de l'homme » (formule vétéro-testamentaire), ce qui nous incite, à défaut de pouvoir entrer dans les complexités midrashiennes de ces appellations, à effectuer une inversion des termes : ce n'est pas le « fils » (cet étrange fils !) qui naît de l'homme, c'est l'homme qui naît du fils – c'est l'humanité qui est engendrée par l'enfance, par le travail anthropologique accompli par l'enfance ; c'est l'enfant qui est le père de l'homme.

### Renouer avec l'enfance originaire

Comment la psychanalyse pourrait-elle, au-delà de ces notations symboliques, nous aider à voir un peu plus clair dans cette expérience infantile originaire ? Il s'agira, d'évidence, de reprendre et de remettre en question les relations parents-enfants, en s'efforçant de remonter vers les stades les plus précoces et les plus refoulés. Par exemple, le complexe d'Œdipe dont Freud estime qu'il est le noyau des névroses et dont la quasi-totalité des analystes font l'axe de leurs interprétations (assorties en général d'une « scène originaire ») ne doit pas faire écran à un « complexe de Laïos » où se logerait le désir du père de se débarrasser de l'enfant – à la manière dont Laïos, le père d'Œdipe, a voulu se débarrasser de son fils, « meurtre du fils » dont la légende et l'histoire proposent maintes illustrations (Abraham s'apprêtant à sacrifier Isaac ; le « tsarévitch immolé »). Du côté des mères, l'« instinct maternel », l'« amour maternel » toujours allégués ne sauraient occulter quelque obscur désir de meurtre de l'enfant, qui peut trouver son expression dans un avortement *in utero* ou des actes d'abandon ou des pratiques cannibaliques (les mères aborigènes d'Australie, qui sont de bonnes mères, rappelle Roheim, sont

prises dans certaines conditions de pénurie d'une « faim d'enfant »). Pour résister à ces errements meurtriers et les surmonter, il est légitime d'imaginer que, dans cette opacité originaire, l'enfant a dû être perçu et traité comme le premier objet d'amour, et qu'autour de ce noyau affectif originaire, de cette position « aimable » de l'enfant, au sens le plus fort du terme, en tant que forme vivante et « gracieuse » en dépit de tout, s'est constituée une présence maternelle – et pas seulement instinctuelle – de la mère, et instituée une présence paternelle – et pas seulement sociale – du père.

On voit ainsi s'inverser les rapports coutumiers : ce n'est pas le couple mère-père qui engendre l'enfant, c'est l'enfant qui fait exister, qui « secrète » de la maternité et de la paternité, et parvient à retenir à ses côtés ces deux puissances étrangères et à les maintenir en couple (l'homme est un « animal familial », disait Weston LaBarre – quels qu'en puissent être les divers modes d'expression). Immense travail d'humanisation, de dégagement du système rigide et répétitif de l'instinct, accompli au cours des millénaires, et dont il n'était nullement assuré qu'il parviendrait au résultat que nous connaissons : l'achèvement de l'être humain dans son inachèvement même, achèvement perpétuellement inachevé, maturation d'une espèce humaine qui demeure immature, et ne parvient que rarement à retomber sur ses pieds d'enfant créateur. Ainsi l'enfance demeure soumise à une dure ambivalence, qui entretient sa position traumatique. D'une part, on la voit saluée comme miracle (miracle de l'enfant Jésus dans la crèche), chaque naissance (même celles qui ne sont pas portées par le désir) surgissant comme expression et exaltation de la vie, telle une lueur parvenue de quelque eden. D'autre part, persiste l'enfance comme défi, menace, objet de

haine, qui conduit aux infanticides et au « massacre des saints innocents ». On pourrait reprendre sur ce dernier point la formule d'un court texte de Freud, « un enfant est battu », en lui donnant une extension extrême : l'enfance est battue comme peut l'être un peuple ou une armée. Avant même d'engager le combat (qui a lieu de toute façon, et souvent dans un climat d'extrême violence), l'enfance est sous l'emprise et prisonnière des systèmes d'« acculturation », de mise sous culture (mise au pas), édifiés par l'adulte : élevage, soins, apprentissages, formations, conditionnements, éducation...

Après ce sombre tableau, qu'enténébrent encore plus tant de passages à l'acte, il reste ces raisons d'espérer, que suggèrent certains « retours » actuels à l'enfance, pour lesquels la psychanalyse et l'anthropologie psychanalytique ont joué un rôle prépondérant : si l'enfance pouvait se voir restituer, par des comportements adéquats empreints de délicatesse, d'intelligence et d'amour, de rationalité et d'humanité pour tout dire – mais le dire (le faire) pleinement et résolument –, il n'est pas impossible que soit retrouvé, logé de toutes façons au creux mystérieux de chaque être humain, cet élan infantile des premiers temps qui a modelé le visage de l'homme.

**Roger Dadoun**